





# *Les Lilas*

*L'intégrale*

*Romans*

*Marjorie Levasseur*

## Du même auteur :

### En autoédition :

Une parenthèse dans ta vie... (Les Lilas T.1) [2017]  
Il n'y a pas d'ombre sans lumière (Les Lilas T.2) [2017]  
Ces oiseaux qu'on met en cage [2017]  
Tout va bien, je t'aime (Les Lilas T.3) [2017]  
Te revoir à Penn Avel [2018]  
Quoi qu'il nous en coûte (Envers et contre tout T.1) [2018]  
Quoi qu'il advienne (Envers et contre tout T.2) [2019]  
Plus douce est la vengeance [2019]  
Ne lui dis pas qu'il me manque [2019]  
Nos peines indicibles [2020]  
C'est la pluie qui fait grandir les fleurs [2021]  
Le bonheur se moque bien des saisons (Nos différences T.1)  
[2022]  
Un pont entre nos deux mondes (Nos différences T.2) [2022]  
Envers et contre tout (L'intégrale) [2023]  
Comme le jour et la nuit (Nos différences T.3) [2023]

### En édition traditionnelle :

Pardonne à la vie [réédition en 2023 par Hauteville du roman  
paru en AE en 2020]  
- Le Trésor de l'ultrasensibilité (avec Alban Bourdy) aux  
éditions Ellebore [2021]

# Les Lilas

## L'intégrale

T1 : Une parenthèse dans ta vie

T2 : Il n'y a pas d'ombre sans lumière

T3 : Tout va bien, je t'aime

Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivants du Code pénal.

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Imprimé en France

Droits d'auteur © 2019-Marjorie Levasseur

Tous droits réservés.

Dépôt légal : Avril 2024

ISBN-13 : 979-10-424-3269-0

Editeur : Marjorie Levasseur

[www.marjorielevasseurauteur.com](http://www.marjorielevasseurauteur.com)

Illustration couverture : Guillaume Levasseur

# TOME 1

## *Une parenthèse dans ta vie...*

*Clémence, jeune aide-soignante aux Lilas, une maison de retraite située au coeur de la Nièvre, va faire la connaissance de Madeleine, une dame de 91 ans récemment arrivée aux Lilas... sur un malentendu. Cette dernière a eu bien des malheurs dans sa vie et n'aspire aujourd'hui qu'à retrouver son unique arrière-petit-fils qui vit à l'autre bout de la France et qui ignore tout de son existence. Clémence va prendre la décision d'aider Madeleine dans sa quête.*

*Elle, qui n'a jamais franchi les frontières de sa Bourgogne natale, va partir à la recherche de ce jeune homme dont l'attitude n'aura de cesse de la déstabiliser. Mais Clémence réalisera bien vite que sous son apparence désinvolte et sarcastique, celui-ci cache de profondes blessures...*

Droits d'auteur © 2016 Marjorie Levasseur

Tous droits réservés.





Quand j'étais petite fille, la vieillesse avait pour moi le visage souriant de ma grand-mère. Elle avait ce don de toujours comprendre quand j'allais mal, quand bien même je lui affirmais avec aplomb que tout allait bien...

Mes copains d'école se moquaient de moi parce que je préférais passer mes dimanches en compagnie de Mamie Francine plutôt qu'avec eux, à la piscine de la commune voisine.

Je me suis toujours sentie à part, j'avais l'impression de ne pas être comme tout le monde. Mais Mamie Francine me disait toujours :

— *Tu sais ma cocotte, moi je suis fière d'avoir une petite fille hors normes. Au fond, c'est quoi être normale, ma Clémence ? Faire comme tout le monde ? Rentrer dans le moule sans faire de vagues ? Être le mouton qui suit le troupeau ? Tu es différente, oui et c'est pour ça que je t'aime tant ma cocotte. Tu es rare et précieuse et tu as un cœur en or. Tu ne juges jamais personne parce que tu sais ce que c'est d'être jugée. Tu t'inquiètes plus des autres que de ton propre sort. Pour l'amour du Ciel, ne change jamais ma puce !*

\*  
\* \*

Mamie Francine est décédée des suites d'un cancer de la gorge, le jour de mon dix-huitième anniversaire. Elle avait passé les dernières semaines de sa vie dans l'unité de soins palliatifs de l'hôpital de notre ville. J'ai fait la connaissance de soignants formidables dans ce service, pleins d'empathie et de générosité, qui ont été là aussi bien pour Mémé Francine que pour moi.

Alors que la mort de Mémé me laissait dans le désarroi le plus complet, je pris alors la plus grande décision de ma vie : je prendrais soin de toutes les grands-mères du monde...



## 1 — Les Lilas

Quand on demandait à Clémence où elle travaillait et qu'elle répondait invariablement, « Aux Lilas », en expliquant qu'il s'agissait d'une maison de retraite, la majorité des gens lui rétorquaient souvent qu'ils ne comprenaient pas pourquoi la plupart des établissements pour personnes âgées portaient un nom de fleurs. *Lorsque l'on pense à une fleur, nous vient à l'esprit, la fraîcheur, la beauté, la vie ! Rien à voir avec les vieux !* lui disait-on.

*Je ne suis pas d'accord,* répondait Clémence. *Les personnes âgées ont pris vie, un jour, elles ont grandi, mûri, ont été, et le sont encore, belles, épanouies, puis, comme les fleurs, elles se fanent peu à peu. Elles ne sont tristes et aigries que lorsqu'on ne prend pas soin d'elles, tout comme les fleurs quand on ne leur donne pas d'eau.*

\*  
\* \*

L'E.H.P.A.D. Les Lilas était une bâtisse de deux étages, datant de la fin des années 1970. À l'époque créée sous l'appellation de maison de retraite, elle avait été rénovée à plusieurs reprises pour satisfaire aux exigences de sa nouvelle qualification. L'établissement était désormais un lieu d'hébergement médicalisé, où se côtoyaient le personnel administratif, les agents de service, les auxiliaires médicaux, le personnel soignant et, bien sûr, les soixante-quatre résidents.

Résidents, c'est ainsi qu'on dénommait les personnes hébergées aux Lilas, car, comme la direction se plaisait à le dire à leur arrivée dans les lieux, l'E.H.P.A.D. Les Lilas était désormais leur nouvelle demeure. Leur chambre était leur

« chez-soi », et elles pouvaient la décorer et l'aménager à leur guise.

Quand des visiteurs pénétraient aux Lilas, ils étaient submergés, dès le hall d'entrée par les effluves de produits désinfectants, parfumés au citron, dont les râleuses, mais toujours souriantes, agents de service, badigeonnaient copieusement les sols.

À la gauche du hall, ouverte sur un large couloir, se trouvait une petite salle commune remplie de quelques chaises pliantes et fauteuils plus confortables, où trônait sur le mur un écran de télévision géant de 121 centimètres, qui était toujours réglé sur un volume assourdissant, la plupart des résidents ayant perdu une bonne partie de leurs facultés auditives.

Plus loin, on trouvait une grande salle où se réunissaient les résidents pour prendre leurs repas à heures fixes, mais qui était aussi utilisée lors d'activités plus ludiques comme les ateliers Mémoire, les jeux de société, les anniversaires...

Malgré l'aspect suranné des lieux, tout avait été pensé et rénové pour améliorer le confort et la qualité de vie de cette petite fourmilière. Personnels et résidents s'y côtoyaient, la plupart du temps, dans la bonne humeur, composant avec les personnalités de chacun.

\*  
\* \*

Ce matin du 24 juin 2015, Madame Roulot, directrice des Lilas, ne savait plus où donner de la tête. C'était le branle-bas de combat aux Lilas. L'entrée d'une nouvelle résidente était prévue aujourd'hui et une épidémie de gastro-entérite avait décimé une grande partie du personnel soignant. La chambre 21, libérée depuis peu à cause du décès d'un résident, n'était pas prête pour accueillir la nouvelle venue, une nouvelle résidente dont le

dossier, qui plus est, la mettait mal à l'aise : une grosse fortune, mais des changements d'institution à répétition, motivés par des raisons pas toujours très claires. Malheureusement, la situation financière actuelle des Lilas ne permettait pas de refuser cette rentrée d'argent, sans compter que cette personne était la première sur la liste d'attente et que son dossier avait été accepté par sa hiérarchie.

Les meubles de la dame étaient encore entreposés dans un local et ceux de l'ancien résident n'avaient pas encore été récupérés par la famille du défunt. Anthony Lopez, l'agent de maintenance qui devait s'occuper de l'aménagement de la chambre, venait de devenir papa et avait décrété qu'il prenait dès à présent son congé paternité.

Tout aurait pu se passer dans les meilleures conditions avec un peu d'organisation et d'autorité, mais voilà... Madame Roulot était dépassée. Elle n'avait pas osé dire non à Anthony, car elle lui avait promis, quelques semaines auparavant, que si le bébé pointait le bout de son petit nez en avance, elle l'autoriserait à profiter de son congé un peu plus tôt, *Diable, elle n'était pas un monstre !*

Non, Eugénie Roulot était loin d'être un monstre, c'était même la crème des crèmes, aux dires de ses employés. Elle était très gentille, trop gentille. De l'avis de certains, elle n'avait pas les épaules pour diriger une structure de cette importance : « trop molle, trop influençable » disait-on, « aucune autorité, trop fragile. »

Fragile, Eugénie Roulot l'était sans nul doute. Sans cesse tiraillée entre les grands pontes propriétaires de l'établissement qui lui demandaient de limiter les dépenses, en commençant par celles liées au personnel, et le personnel lui-même qui voulait qu'elle embauche davantage, elle tentait tant bien que mal de

ménager la chèvre et le chou. Mais ses tentatives étant vouées à l'échec ; elle se retrouvait souvent au cœur de la tourmente et s'effondrait tel un château de cartes. On ne comptait plus ses innombrables arrêts maladie pour dépression.

Eugénie Roulot n'aurait jamais dû atterrir à un tel poste. Gérer un budget de cette importance, diriger du personnel, prendre des décisions, tout cela n'était pas dans son tempérament. Elle avait obtenu ce poste grâce à son père qui avait fait jouer ses relations et mis quelques billes dans le projet d'E.H.P.A.D. Eugénie avait bien sûr suivi des études de gestion et d'administration, mais elle n'avait jamais eu l'étoffe pour occuper le poste de directrice. En dépit du bon sens, elle l'avait accepté, pour faire plaisir à son père. Depuis son décès, la situation d'Eugénie Roulot au sein de la direction de l'E.H.P.A.D. était sérieusement compromise et elle jonglait pour sauver les apparences.

En désespoir de cause, pour assurer sans encombre l'arrivée de cette nouvelle résidente, elle savait qu'elle n'avait pas le choix, elle devrait rappeler une des filles sur ses repos. Madame Roulot étudia le planning de plus près et décida d'appeler en priorité l'une de celles qui avaient deux jours de repos d'affilée. Elle fit glisser son index parfaitement manucuré sur la feuille A3 et trouva ce qu'elle cherchait : Clémence Alexandre. Elle prit la liste du personnel avec leurs coordonnées, saisit le combiné du téléphone et composa fébrilement le numéro de Clémence...

## 2 — Clémence

À travers les persiennes des vieux volets pliants en alu de la chambre, les premiers rayons de soleil s'infiltrèrent, éclairant le lit de Clémence où le petit corps endormi de Paupiette reposait, lové contre celui de sa maîtresse.

L'été s'était annoncé quelques jours plus tôt et là, dans le petit trois-pièces sous les toits de Clémence, une chaleur étouffante commençait à se faire sentir. Le radio réveil affichait 8 h 37, mais aujourd'hui l'alarme ne s'était pas enclenchée. Nous étions mercredi et le second jour de repos de Clémence s'annonçait, comme le premier, calme et ensoleillé.

Sentant les rayons du soleil lui chatouiller le poil, Paupiette s'étira de tout son long en faisant ressortir ses griffes et poussa un miaulement rauque plein de sommeil. Clémence, qui avait toujours eu le sommeil très léger, ouvrit difficilement un œil tout en pestant contre Paupiette :

— Hum... Paupiette, sale chat, tu as besoin de réveiller tout l'immeuble ? dit-elle.

Pour toute réponse, Paupiette vint se frotter contre Clémence en ronronnant et posa son petit museau humide sur la joue de sa maîtresse.

— Mouais... tu sais y faire hein, crapule, dit Clémence en grattouillant tendrement la petite tête de l'animal.

Deux ans plus tôt, Clémence avait eu un véritable coup de cœur pour le chaton qu'il était alors. Le boucher du quartier avait mis une annonce dans son magasin : sa chatte avait eu des petits et il en restait un dernier à caser. Clémence venait d'emménager

dans le quartier. Fraîchement diplômée de l'Institut de Formation pour Aides-Soignants et intégrant son premier poste, elle s'était dit que cette petite compagnie féline lui ferait du bien. Elle l'avait nommé Paupiette, bien qu'il s'agisse d'un mâle, d'abord parce qu'aucun autre nom ne lui était venu à l'esprit, mais surtout parce que le jour où le boucher le lui avait confié, ce dernier proposait une super promotion sur les paupiettes de veau... Sa relation quasi fusionnelle avec son chat lui valait d'être régulièrement surnommée Colette par Camille, sa collègue infirmière, qu'elle connaissait depuis le lycée. Quant à Paupiette, Camille l'appelait « la purge » depuis le jour où, encore chaton, il avait uriné dans les chaussures hors de prix qu'elle venait de s'offrir pour fêter son premier mois de salaire.

Le charmant duo que formaient Clémence et Paupiette avait donc élu domicile dans ce petit appartement et y partageait depuis deux ans coups de folie et élans de tendresse.

— Tu as faim mon Paupiette ? demanda Clémence en repoussant les draps.

En guise de réponse, Paupiette émit un miaulement de chat affamé et sauta sur le parquet vieilli de la chambre.

Clémence sortit de son lit en bâillant, fit quelques pas et s'arrêta devant le miroir en pied qui trônait au centre de la pièce. Elle passa la main dans sa longue chevelure en bataille et tira la langue à son reflet :

— Tu as une tête de déterrée ma vieille, dit-elle tout haut, on dirait un vieux chiffon qui aurait perdu toutes ses couleurs.

Clémence ne s'était jamais trouvée particulièrement jolie. Sa tignasse bouclée était toujours indomptable, elle n'était pas très grande (1,68 m à sa dernière visite chez le médecin), et elle affichait six bons kilos en trop sur la balance. Elle n'avait de



cesse de camoufler ses rondeurs sous des vêtements amples qui étaient toujours plus confortables que féminins. Même la tenue qu'elle portait pour dormir était trois fois trop grande pour elle : un T-shirt qu'elle avait offert à son père deux ans auparavant et dont l'inscription sur la poitrine disait : « Je suis le papa d'une aide-soignante qui déchire ! ». Son père adorait ce T-shirt et le portait sans arrêt. C'est la nouvelle compagne de ce dernier qui le lui avait rendu, quelques jours après le décès de son père un an plus tôt, en lui disant qu'il aurait aimé qu'elle le récupère...

Clémence poussa un soupir en repensant à lui... Christian Alexandre, l'homme le plus gentil du monde selon elle. Elle aimait son regard si doux quand il lui parlait et qu'il l'appelait « ma princesse ». Elle avait hérité de ses grands yeux noisette-vert, toujours rieurs. C'était d'ailleurs la seule chose qu'elle aimait chez elle, ses yeux.

Elle fut ramenée à la réalité par Paupiette qui se frottait contre ses jambes. Elle abandonna le miroir et se dirigea vers la kitchenette. Au moment où elle se hissait sur la pointe des pieds pour récupérer une boîte pour Paupiette dans un des placards, le téléphone se mit à sonner. Clémence regarda la pendule : 9 h 10... qui pouvait bien l'appeler à cette heure ?

Elle posa la boîte de pâtée pour chat sur le plan de travail et s'empara du téléphone. En reconnaissant le numéro qui s'affichait, elle hésita à répondre : le numéro direct de Madame Roulot, la directrice des Lilas. Cela signifiait forcément un repos écourté. Malheureusement pour elle, Clémence était trop consciencieuse et aimait trop son travail pour jouer les abonnés absents. Elle décrocha le combiné, résignée...

— Bonjour Madame Roulot, laissez-moi deviner... une défection de dernière minute ?

— Oh Mademoiselle Alexandre, je suis désolée, mais

*réellement*, je vous assure. Je suis au pied du mur, j'ai besoin de vous !

Sans le savoir, Madame Roulot venait de formuler les mots magiques. Clémence n'avait jamais su dire non à quelqu'un dans le besoin et en prononçant cette phrase, la directrice des Lilas avait touché une corde sensible. Clémence soupira.

— Je vous écoute, Madame Roulot.

— Oh merci, Mademoiselle Alexandre ! Eh bien, vous savez, il y a cette dame qui arrive à 13 h, elle logera dans la chambre 21...

— ... qui n'est pas prête, termina Clémence.

— Oui, c'est ça. Anthony est parti précipitamment hier et...

— D'accord j'ai compris. Vous n'avez personne d'autre sous la main. Je reviens deux ou trois heures aux Lilas, le temps d'aménager la chambre et je peux rentrer chez moi profiter des quelques heures de repos qu'il me reste jusqu'à demain.

— Euh... enfin c'est-à-dire...

Clémence leva les yeux au ciel...

— Autre chose Madame Roulot ? demanda-t-elle.

— Oui, enfin si ça ne vous dérange pas... Je... enfin... je m'inquiète un peu au sujet de cette nouvelle résidente, les circonstances de son arrivée chez nous ne sont pas très claires. J'ai peur qu'elle nous attire des ennuis et... comment dire...

— Vous avez besoin de renfort pour l'accueillir ? demanda Clémence.

Madame Roulot émit un petit gloussement nerveux à l'autre bout du fil.

— Oh ! Mademoiselle Alexandre, comme vous y allez ! J'aimerais être sûre que tout se passe dans les meilleures conditions, c'est tout. À deux, l'accueil sera moins formel, cela

la mettra en confiance. Les nouveaux arrivants sont toujours rassurés quand ils voient le visage sympathique et souriant d'un soignant, ajouta-t-elle.

Et vlan ! le coup de grâce, comment voulez-vous dire non après ça...

— Très bien Madame Roulot. Le temps de prendre une douche et je pars. Je peux être aux Lilas dans une petite heure.

— Oh merci Mademoiselle Alexandre, vous me sauvez la vie ! Je vous attends ! répondit la directrice.

Clémence raccrocha. Paupiette la fit sursauter en bondissant sur le plan de travail et en poussant un grognement guttural. Clémence lui sourit.

— Oui mon Paupiette, je ne t'oublie pas.

Elle servit à Paupiette son festin et se dirigea d'un pas résigné vers la salle de bain.



### 3 — La fine équipe

— Saperlotte ! Mais qu'est-ce que tu fiches encore à traîner tes guêtres ici, petiotte, alors que tu es censée être de repos ?

Au milieu du couloir, près d'un chariot de ménage bien fourni, la petite rousse bouclée qui venait de parler fusillait Clémence du regard les poings résolument ancrés sur ses hanches généreuses.

Clémence sourit en entendant la voix chantante de sa collègue et se pencha vers elle pour lui faire la bise.

— Moi aussi Titine, je suis contente de te voir, chuchota Clémence.

Martine Fourcade était agent de service hospitalier aux Lilas depuis près de vingt ans. Originaire des Bouches-du-Rhône, elle avait suivi son mari, Pierre, après la mutation de celui-ci dans un collège de Bourgogne où il exerçait en tant que professeur de français. La cinquantaine bien tassée, c'était la doyenne des employés des Lilas et, en tant que telle, elle considérait « les petites jeunes de la maison » comme ses propres filles. Elle avait d'ailleurs un fils de trente-deux ans, Maxime, « la chair de sa chair » comme elle aimait à l'appeler, son enfant unique qu'elle couvait, comme une poule protégerait ses petits.

La « Maman » du service avait un caractère bien trempé et une répartie sans failles. Elle remettait à leur place ceux qu'elle jugeait trop prompts à la critique, et ce, quel que soit leur statut aux Lilas : direction, infirmières, médecin... Mais elle n'était pas la seule dans l'équipe à dire les choses franchement...

— Mais merde, Clémence ! Tu t'es encore fait avoir par la

Roulot, c'est pas vrai !

Sortie de nulle part, Nanou, appelée ainsi par ses collègues et amies, mais dont le nom de baptême était Stéphanie Humbert, aide-soignante aux Lilas, fit son apparition dans le couloir. Jeune femme longiligne aux yeux verts, ses cheveux blonds toujours coiffés en un chignon strict d'où aucune mèche rebelle ne dépassait, Nanou avait toujours le don de surgir au moment où l'on s'y attendait le moins et vous tançait vertement, mais toujours avec le sourire, si vous aviez le malheur de faire un pas de travers.

À vingt-cinq ans, elle était la maman célibataire d'un petit Hugo âgé de quatre ans, fruit d'une liaison tumultueuse avec Pascal, un infirmier dont elle avait fait la connaissance au Centre Hospitalier de Nevers, son précédent lieu de travail. Un « connard de première », selon ses propres mots, qui avait fait l'impasse sur ses obligations de père en s'enfuyant à l'autre bout de la France dès qu'il avait eu connaissance de la grossesse de la jeune femme. Nanou élevait donc seule son petit garçon, abonnée aux galères des jeunes mères célibataires : des fins de mois difficiles et un parcours du combattant pour faire garder son fils avec ses horaires décalés. Lâchée également par ses parents, gênés de voir leur fille unique engrossée à vingt ans, elle ne pouvait pas compter sur eux pour jouer les nounous.

Devenue méfiante vis-à-vis de la gent masculine, elle refusait toutes les invitations de la part des hommes et fuyait les plans drague foireux, initiés par Camille, comme la peste. Martine avait bien essayé de jouer les entremetteuses entre elle et son fils Maxime, mais la réaction de Nanou ne s'était pas fait attendre : *Je t'adore ma Titine, tu le sais bien, mais t'avoir pour belle-mère, ça non jamais !* lui avait-elle rétorqué en riant.

Clémence dit en plaisantant :

— Mais c'est un véritable peloton d'exécution dites-moi ! Il ne manque plus que Camille pour me faire la morale. Mais au fait, où est passé le quatrième mousquetaire ? demanda-t-elle.

— Sûrement encore en train de fumer sa clope en cachette comme d'habitude, dit Nanou. Et dire qu'elle nous pense assez cruches pour croire qu'elle a arrêté de s'intoxiquer à la nicotine depuis trois mois !

Et quand on parlait du loup...

— Mais vous êtes vraiment des vipères les filles ! Mes oreilles ont sifflé à l'autre bout du couloir ! dit Camille. Et non je ne te ferai pas la morale Clémence, dit-elle en se retournant vers son amie. Je pense qu'il y a assez de ces deux harpies pour le faire.

Et elle éclata de rire devant les mines renfrognées de Martine et Nanou.

— Ha... vous verriez vos têtes, les filles ! balança-t-elle. Bon, c'était quoi l'argument de notre chère Eugénie, cette fois-ci ? demanda-t-elle à Clémence.

Et celle-ci lui expliqua par le menu la conversation téléphonique qu'elle avait eue le matin même avec Eugénie Roulot.

— Tu es vraiment indécrottable Clémence ! Ce n'est pas à moi que ça arriverait ce genre de choses... dit Camille.

Effectivement, Eugénie Roulot avait depuis longtemps abandonné l'idée de demander à Camille de revenir sur ses jours de repos. La jeune femme avait été claire dès le départ avec sa directrice et même si elle avait essayé d'en appeler à la conscience professionnelle de Camille, Madame Roulot n'étant pas très douée pour les menaces, elle avait fait chou blanc.

La vie de Camille Leclerc nécessitait qu'elle garde tous ses jours de repos. Elle était socialement très active. Son agenda était bien rempli entre les activités de loisirs la journée et ses soirées *speed-dating*. Car même si Camille était une jolie brune aux yeux gris avec un mignon petit nez en trompette constellé de taches de rousseur, elle avait beaucoup de mal à trouver le prince charmant. Clémence et Martine avaient beau lui répéter qu'elle était trop exigeante et que l'homme parfait, selon ses critères, n'existait pas, Camille persistait dans sa quête de l'homme idéal en papillonnant allègrement.

Quand Clémence et Camille suivaient ensemble leur scolarité au lycée, cette dernière avait beaucoup de succès avec les garçons, alors que Clémence, plutôt complexée, restait toujours en retrait, le nez dans ses bouquins. Les choses n'avaient guère changé avec les années si ce n'est que Clémence s'était épanouie dans son travail et que cet épanouissement la rendait lumineuse. Camille avait déjà tenté d'inscrire son amie à des *speed-datings*, mais la jeune femme refusait toujours en prétextant que si un jour elle rencontrait l'homme de sa vie, elle ne le devrait qu'au hasard.

Mais en ce 24 juin, les quatre membres de la fine équipe avaient d'autres préoccupations que leur vie amoureuse. Il y avait une chambre à aménager du sol au plafond et il était hors de question de laisser un des mousquetaires s'occuper seul de cette tâche. Martine, Nanou et Camille décidèrent donc de faire l'impasse sur leur pause matinale pour prêter main-forte à leur collègue.

\*  
\* \*

Le déménagement des meubles, qui étaient fort heureusement peu nombreux, leur prit une bonne trentaine de minutes à elles quatre. Quand il ne resta plus que quelques détails à fignoler,



Clémence dit à ses collègues qu'elle se débrouillerait pour la suite.

Les filles se retrouvèrent pour la pause déjeuner après avoir aidé les quelques résidents qui en avaient besoin à s'alimenter. À 13 heures, tout le personnel qui avait travaillé le matin même et celui qui venait prendre la relève se trouva réuni dans la salle où se déroulaient habituellement les transmissions. Lors de cette petite réunion qui durait environ une demi-heure, les infirmières et aides-soignantes faisaient le tour de chaque résident pour faire un point sur leur état de santé, leurs humeurs, les éventuels rendez-vous et visites prévus ce jour-là.

L'infirmière coordinatrice des Lilas, Monique Chatoux, évoqua alors la future occupante de la chambre 21, une certaine Madeleine Demizieux, âgée de quatre-vingt-onze ans, qui en était visiblement à sa troisième maison de retraite en l'espace de deux ans.

— C'est une situation apparemment compliquée, commença Monique. Tous les soignants des autres E.H.P.A.D. se sont cassé les dents sur son cas. Certains témoignages parlent d'elle comme d'une affabulatrice, d'autres comme une personne très perturbée, mais personne n'arrive vraiment à cerner le personnage. Et on ignore pourquoi il y a eu autant de changements d'institutions en si peu de temps... Clémence, je crois que c'est toi qui dois accueillir cette dame avec Madame Roulot ?

— Il semblerait bien que oui, répondit Clémence, pas franchement motivée.

— Alors je te souhaite bien du courage, répondit Monique un léger sourire sur les lèvres.



## 4 — Madeleine

— Mais puisque je vous dis qu’il s’agit d’une erreur !

Tassée dans un fauteuil roulant, escortée par deux ambulanciers à la carrure impressionnante, Madeleine Demizieux, petit bout de femme aux cheveux blancs comme neige, s’évertuait à faire comprendre aux deux gorilles qui l’accompagnaient qu’elle n’avait rien à faire dans ces lieux.

— Mais non Madame, nous vous l’avons déjà expliqué, il n’y a pas d’erreur. Vous allez beaucoup vous plaire ici. Le cadre est idyllique, vous qui adorez la nature, vous serez comme un coq en pâte, lui répondit l’un des ambulanciers.

Tapie dans un coin de l’accueil, Eugénie Roulot suivait la scène en se rongant les ongles. Clémence, debout à ses côtés, tenta de la rassurer.

— Allons, tout va bien, lui chuchota-t-elle. Elle a l’air charmante cette petite dame, je vais aller la saluer.

Et joignant le geste à la parole, elle s’avança d’un pas décidé vers la nouvelle arrivante, puis marqua une pause quand elle vit, comme au ralenti, la vieille dame se tourner lentement vers elle, des larmes coulant le long de ses joues... Jamais elle n’avait vu des yeux d’un bleu aussi pur, des yeux d’un bleu métallique qui paraissaient tantôt froids, tantôt ardents.

Clémence s’accroupit devant la vieille dame pour être à sa hauteur et lui tendit la main en souriant :

— Bonjour Madame, je m’appelle Clémence, je suis aide-soignante aux Lilas. Quelles que soient vos interrogations, je

suis certaine que nous trouverons des réponses à vous apporter. Nous allons faire un peu connaissance et vous allez nous expliquer ce qui vous tracasse, si cela vous convient.

D'abord réticente, Madeleine Demizieux finit par tendre la main à Clémence et lui dit d'une petite voix :

— Merci, Mademoiselle, merci de m'aider. Je suis perdue...

Clémence garda quelques instants sa main dans la sienne en continuant à lui sourire. Elles restèrent quelques secondes ainsi figées, les yeux dans les yeux, puis Eugénie Roulot, qui s'était avancée de quelques pas, se présenta à son tour à la vieille dame.

— Bonjour Madame Demizieux, je suis Eugénie Roulot, la directrice de cet établissement. Si vous le voulez bien, nous allons discuter dans le petit salon qui se trouve au premier étage, nous y serons plus tranquilles et vous pourrez nous dire ce qui vous tracasse.

Et s'adressant aux ambulanciers :

— Merci bien Messieurs, nous allons prendre le relais, dit-elle en prenant le dossier qu'ils lui tendaient.

\*  
\* \*

Le petit salon était une pièce ouverte au bout du couloir du premier étage. Il était situé près de la réserve de matériel d'entretien et à cette heure-ci, il était peu probable qu'elles soient dérangées par le passage incessant du personnel. Quand elles furent arrivées à destination, Madeleine Demizieux demanda à Clémence de l'aide pour se relever du fauteuil et s'installa sur le confortable canapé en velours rouge du petit salon. Eugénie Roulot posa alors la question qui lui brûlait les lèvres.

— Madame Demizieux, pourquoi pensez-vous que votre

entrée aux Lilas est une erreur ?

— Je n'ai jamais demandé à venir ici, Madame, je ne sais même pas dans quelle ville nous sommes ! se plaignit Madeleine Demizieux.

— Pourtant il est clairement stipulé dans ce dossier, dit Eugénie Roulot en consultant des feuillets, que votre entrée en institution est volontaire, Madame.

La vieille dame commença à s'énervier un peu.

— Mais je ne vous dis pas que je ne veux pas être en institution, je vous dis seulement que je n'ai pas demandé à être dans cet établissement !

Clémence posa alors de nouveau sa main sur celle de la vieille dame.

— Et où vouliez-vous aller, Madame ? lui demanda-t-elle gentiment.

— À Bordeaux, Mademoiselle. J'avais fait une demande pour un E.H.P.A.D à Bordeaux, lui répondit-elle en se retournant vers elle, soudain plus calme.

— Effectivement... nous ne sommes pas à Bordeaux en Gironde, mais à Bourdeaux, dans la Nièvre, lui dit Clémence, la mine contrite. Croyez-vous qu'il y ait pu y avoir une erreur administrative au moment du traitement de la demande de Madame ? demanda-t-elle en s'adressant à Eugénie Roulot.

Eugénie Roulot se mordit la lèvre.

— Une erreur de frappe sur le formulaire... je ne sais pas, peut-être que l'agent administratif de votre dernière institution a mal compris. Vous n'avez jamais mis les pieds dans la Nièvre, n'est-ce pas ?

— Non, Madame, je n'ai aucune famille dans la Nièvre, je n'ai donc aucune raison de vouloir m'installer ici, dit Madeleine

d'un ton grave.

L'esprit d'Eugénie Roulot se mit à tourner à plein régime : quelque chose ne collait pas. Elle avait vu dans le dossier que la vieille dame n'avait plus aucune famille, que ce soit ici ou ailleurs en France.

— En Gironde non plus vous n'avez pas de famille, je me trompe ? se risqua Eugénie Roulot.

La petite dame de quatre-vingt-onze ans se retourna vivement vers elle :

— Eh bien si justement ! répondit-elle du tac au tac. Même s'il ne le sait pas encore... ajouta-t-elle, pensive.

— Qui ça, « il », Madame Demizieux ? demanda la directrice des Lilas.

Mais Madeleine Demizieux ne dit plus un mot et se referma comme une huître.

Le silence commençant à se faire pesant, Clémence intervint.

— Madame Demizieux, je vous propose de vous faire faire un petit tour du propriétaire et de vous montrer la chambre que vous occuperez ici...

En voyant la vieille dame se tortiller de mécontentement, elle ajouta :

— Que vous occuperez le temps que Madame Roulot éclaireisse toute cette affaire, bien sûr, précisa-t-elle en adressant un regard appuyé à la directrice.

— Cela va de soi, répondit Eugénie Roulot précipitamment.

Clémence passa donc la demi-heure qui suivit à faire visiter les lieux à cette nouvelle arrivante qui l'écoutait lui expliquer l'organisation de la structure d'une oreille distraite.

Arrivée devant la chambre 21, Clémence marqua l'arrêt.

— Nous y sommes, Madame Demizieux, voici votre chambre. Vos meubles sont déjà à l'intérieur. Ah oui, comme vous avez pu le remarquer, il y a, sur chacune des portes des chambres, la photo d'un animal. Nous demandons à chaque arrivant de nous dire quel est son animal préféré, et nous l'accrochons en photo sur la porte de sa chambre. Cela permet aussi à certains, dont la mémoire est incertaine, de retrouver plus facilement leurs appartements. Quel est l'animal que vous préférez, Madame ?

Madeleine Demizieux soupira tristement puis répondit :

— Je ne sais pas, Mademoiselle. Vous n'avez qu'à accrocher la photo d'une brebis galeuse, ça me correspond assez bien...

Clémence fut touchée par la peine qui se lisait sur le visage de la vieille dame. Mue par un élan de tendresse, elle posa ses mains sur ses joues et lui dit les yeux dans les yeux :

— Tout va s'arranger, j'en suis sûre. Faites preuve de patience, tout rentrera dans l'ordre. Et je vous en prie, appelez-moi Clémence, le « Mademoiselle » me fait prendre dix ans d'un coup.

La vieille dame lui sourit et lui dit :

— Va pour Clémence, mais à une condition...

— Laquelle Madame Demizieux ?

— Que vous m'appeliez Madeleine, lui répondit-elle en lui faisant un clin d'œil.





## 5 — Le drame

Aux Lilas, les jours défilaient lentement, à peu près semblables aux autres. Cela faisait maintenant une semaine que Madeleine Demizieux avait intégré l'établissement, une semaine qu'Eugénie Roulot lui répondait invariablement qu'une enquête était en cours et qu'elle la tiendrait au courant dès qu'elle aurait du nouveau. Madeleine prenait ainsi son mal en patience, ne retrouvant le sourire que lorsque Clémence, avec laquelle elle avait noué un lien particulier, lui rendait visite dans sa chambre ou que cette dernière l'invitait à participer à l'atelier poésie qu'elle animait deux fois par semaine au sein des Lilas.

Clémence, en dehors des moments qu'elle passait avec Madeleine, vaquait à ses occupations journalières. Elle avait passé la matinée de la veille à encadrer une jeune étudiante en soins infirmiers de première année pour faire le point avec elle sur ses acquis en matière de soins d'hygiène. Solène, c'est ainsi qu'elle se prénommait, était une jeune fille discrète, travailleuse, mais qui avait encore quelques soucis d'organisation, comme beaucoup d'étudiantes infirmières de première année. Aujourd'hui, Solène devait accompagner l'infirmière Isabelle Laurin, surnommée secrètement « Isa la peste » par le reste du personnel, dans sa tournée de distribution des médicaments aux résidents.

Il était 12 h 15, dans une chambre du premier étage des Lilas, Clémence aidait Monsieur Gérard, un patient souffrant de la maladie d'Alzheimer, à prendre son repas. Ce monsieur descendait rarement dans la salle commune, car il était de plus en plus souvent agressif avec les autres résidents à ce stade de sa

maladie et les Lilas ne comptaient malheureusement pas d'unité Alzheimer.

La porte de la chambre de Monsieur Gérard s'ouvrit soudain sur Isa et la jeune Solène. Sur un ton qui ne souffrait aucun refus, Isa dit à Clémence :

— Fais-lui faire une pause deux minutes, il faut que je lui donne ses médocs !

— Comme tu peux le voir Isa, répondit Clémence, Monsieur Gérard a la bouche pleine pour l'instant. Attends au moins qu'il ait avalé sa bouchée...

— Je n'ai pas que ça à faire ! répondit sèchement Isa.

Et elle posa les médicaments du vieux monsieur dans la petite cuillère qui se trouvait sur le plateau-repas.

— Ouvrez la bouche, papy, il faut prendre vos médicaments ! siffla-t-elle.

Et elle essaya de forcer le barrage des lèvres de son patient avec la petite cuillère.

Solène, mortifiée, baissa les yeux, gênée. Clémence intervint en posant sa main sur le bras d'Isa :

— Arrête Isa, il va finir par faire une fausse route...

— Tu n'as pas à me dire ce que j'ai à faire Clémence. Reste à ta place ! rugit Isa en repoussant violemment la main de Clémence.

Surpris par ce geste vif, Monsieur Gérard se leva brusquement, envoyant valdinguer le pichet rempli d'eau qui se trouvait sur l'adaptable et qui arrosa au passage la tenue d'Isa.

La scène qui suivit se déroula en quelques secondes. Furieuse, Isa traita Monsieur Gérard de « vieux con » et le poussa sans ménagement. N'ayant malheureusement pas

beaucoup d'équilibre, le vieux monsieur vacilla et retomba lourdement sur le sol, à côté de son fauteuil, sa tête heurtant au passage l'adaptable qu'il entraîna dans sa chute.

Clémence ne put réprimer un cri et se précipita auprès de Monsieur Gérard pour s'enquérir de son état. Solène allait faire de même quand Isa l'en empêcha.

— Toi, tu ne dis rien, et tu viens avec moi !

Et voyant Solène hésiter, elle ajouta :

— SUR LE CHAMP !

Isa sortit dans le couloir avec Solène à sa suite. Quand elle fut certaine que Clémence ne pouvait plus l'entendre, elle lui dit :

— C'est *moi*, ta tutrice de stage, ma petite. Ce qui signifie que la validation de ton stage dépend de *moi*. Est-ce que tu vois où je veux en venir ? demanda-t-elle à Solène sans la quitter des yeux.

Cette dernière ne répondant pas, Isa colla son visage devant celui de la jeune étudiante et poursuivit :

— Si tu m'impliques en quoi que ce soit dans ce qui vient de se passer, Solène, tu peux dire adieu à ta future carrière, me suis-je bien fait comprendre ?

Solène tressaillit puis hocha lentement la tête.

— Nous sommes bien d'accord. Tu appuieras donc tout ce que je vais dire sur ce qui vient de se passer... Maintenant, file chercher de l'aide en disant *seulement* que Monsieur Gérard a fait une chute dans sa chambre, tu m'as bien comprise ?

Nouveau hochement de tête de Solène.

— File ! ordonna Isa.

Pendant ce temps, dans la chambre, Clémence avait pris l'initiative de glisser avec précaution un oreiller sous la tête de Monsieur Gérard. Ce dernier semblait plus choqué par sa chute que réellement blessé, bien qu'il garde sa main posée là où l'adaptable avait cogné sa tête. Clémence lui intima gentiment de ne surtout pas bouger et de rester calme. La porte s'ouvrit à nouveau sur Isa dont le visage affichait étrangement un calme olympien. Clémence la fixa de façon peu amène :

— Tu as perdu la tête Isa... Tu te rends compte de ce que tu as fait ? lâcha-t-elle.

Un sourire quasi imperceptible se dessina sur les lèvres d'Isa :

— Je ne vois absolument pas de quoi tu parles, Clémence... Et prends un autre ton avec moi je te prie, je ne suis pas une de tes collègues A.S.H., moi ! siffla-t-elle.

Clémence fronça les sourcils :

— Tu te fiches de moi Isa ? Tu as poussé volontairement ce patient ! Mais à qui penses-tu faire croire qu'il ne s'est rien passé dans cette chambre ? Solène était là, elle a tout vu ! Et arrête d'être aussi méprisante avec tes collègues !

— Solène est étudiante, elle sait où est son intérêt, répondit lentement Isa sans se départir de son sourire.

Clémence fixa Isa, incrédule. Elle entendit des bruits de course dans le couloir. Monique Chatoux entra en trombe dans la chambre, suivie de près par Solène et Camille. Les deux infirmières prirent les choses en main, l'une examinant le vieil homme et l'autre se chargeant de passer quelques coups de fil pour donner l'alerte. Camille, le téléphone collé à son oreille, interrogea silencieusement Clémence du regard. Cette dernière avait les yeux dans le vague, ne semblant pas s'apercevoir de

l'inquiétude de son amie. La dernière phrase d'Isa résonnait dans sa tête comme une menace : Solène savait où était son intérêt... Oui, l'intérêt d'une jeune étudiante infirmière de première année n'était certainement pas de discréditer la seule personne qui allait remplir son bilan de stage, et il apparaissait maintenant comme une évidence à Clémence qu'une tête allait tomber... et que ce ne serait pas celle d'Isa.



## 6 — Isa, la mégère

Elle tenait enfin sa vengeance. Des mois qu'elle attendait un faux-pas, une occasion de piéger cette oie blanche de Clémence. Jamais elle n'aurait pensé que la solution viendrait d'une de ses erreurs à elle.

Elle en avait assez d'être celle que l'on comparait toujours de façon négative à Clémence.

*Isabelle est méchante, c'est une mégère, elle est autoritaire, elle nous manque de respect... Ce n'est pas comme Clémence : toujours gentille, souriante, on voit bien qu'elle les aime ses petits vieux, se plaisaient à dire les résidents des Lilas.*

Cette fille avait la fâcheuse tendance à faire ressortir tous ses défauts à elle. Et tout cela sans forcer bien sûr, elle avait juste à rester elle-même, à être Clémence, cette jeune ingénue que tout le monde appréciait.

Mais Isabelle en avait assez. Elle vomissait tout ce miel qui enrobait chaque mot qui sortait de la bouche de Clémence. Et le pire dans tout ça, c'était que cette fille était pleine de sincérité, elle n'avait aucune arrière-pensée, non, sa gentillesse était naturelle.

La petite Solène confirmerait toutes ses allégations, elle en était persuadée. Il ne pouvait en être autrement, quitte à mentir, à accuser quelqu'un d'autre.

Car c'était bien de cela qu'il était question : accuser Clémence. Sans témoin, personne ne l'aurait cru sur parole. Non, Clémence semblait touchée par la grâce divine, personne ne pensait qu'elle pouvait faire du mal à qui que ce soit. Mais avec

le soutien de Solène, son témoignage, cela passerait comme une lettre à la poste. Solène était appréciée par l'équipe. Elle était sérieuse, travailleuse, toujours agréable avec les résidents. Quelle raison aurait-elle de mentir ?

Quant à Monsieur Gérard, ce vieux fou, il ne se rappelait déjà plus ce qui s'était passé. Elle n'avait aucun souci à se faire de ce côté-là.

Depuis longtemps, Isa avait bien compris que cela ne servait à rien d'être gentille avec tout le monde. Si on l'était trop, on se faisait marcher sur les pieds, plus personne ne vous respectait. Elle avait tenté, durant ses premiers stages en tant qu'étudiante infirmière, d'être appréciée par tous, de montrer les qualités humaines qu'on attendait d'une future professionnelle de santé, mais elle l'avait amèrement regretté. Des tutrices de stage méprisantes, qui critiquaient à tout va, elle en avait connu, et elle avait vite compris que pour se faire accepter dans ce milieu, il fallait se faire respecter, se faire craindre. Et elle était devenue au fil du temps cette professionnelle qu'il y a encore quelques années elle aurait juré par ses grands dieux ne jamais vouloir devenir : une infirmière sèche qui exerçait son métier sans faire de sentiment, qui n'hésitait pas à humilier ses collègues, à rabaisser les stagiaires qui passaient aux Lilas.

Et elle avait décidé aujourd'hui de faire ce qu'elle n'avait encore jamais fait de toute sa carrière : accuser quelqu'un d'autre de ses propres erreurs. Elle avait franchi un cap que sa conscience lui avait jusqu'alors interdit de dépasser. Elle avait laissé ses démons prendre le dessus.

Mais, après tout, en agissant ainsi, elle allait rendre un grand service à Clémence : cette dernière n'était pas faite pour ce métier, il allait la dévorer toute crue. Elle se ferait un plaisir de lui ouvrir les yeux.



La petite Clémence Alexandre n'allait pas tarder à perdre ses illusions... pour son bien.

Et elle allait de ce pas semer les graines d'un chaos dont cette chère Clémence ne se sortirait pas indemne.

Monique Chatoux, l'infirmière coordinatrice, était de la même veine qu'elle, n'appréciant guère Clémence. Isa allait lui soumettre sa version des faits et sa supérieure ferait le reste du travail, à savoir faire remonter cette tragique histoire à la direction. Eugénie Roulot manquait cruellement de discernement, elle était facilement malléable et Monique Chatoux savait comment se la mettre dans la poche.

Mais avant tout, elle devait s'assurer que la petite Solène allait suivre son plan à la lettre. Elle devait être suffisamment convaincante pour que tout le monde croie en son histoire et pour cela Isa devait bien lui faire comprendre ce qu'elle risquait de perdre si elle ne soutenait pas sa version. Solène avait connu un premier stage difficile, stage qu'elle avait validé de justesse. Isabelle comptait bien utiliser cette information pour arriver à ses fins.

Elle avait vu la jeune fille se diriger vers les vestiaires après l'incident. Ce fut donc là qu'elle se rendit en première intention. Comme à son habitude, elle ne prit pas la peine de frapper avant d'entrer. Surprise, Solène fit tomber ses clés au sol.

— On doit parler toutes les deux, dit Isa en refermant la porte.



## 7 — Regards vers le passé

Troublée, Clémence se dirigea vers la chambre de Madeleine dont le voyant au-dessus de la porte venait de s'allumer. Elle toqua à la porte numéro 21, entra et éteignit le signal d'appel.

Elle trouva la vieille dame en larmes, désorientée et tremblante assise sur son lit. Clémence se précipita vers elle, inquiète :

— Allons, Madeleine, que se passe-t-il ? Pourquoi toutes ses larmes ?

— Je crois... bien... que j'ai fait... un cauchemar... J'ai dû m'assoupir, hoqueta-telle.

Clémence prit un mouchoir en papier de la boîte posée sur la table de nuit et le lui tendit. Les cauchemars de Madeleine Demizieux étaient récurrents depuis son arrivée aux Lilas, mais jamais une crise de larmes de la vieille dame n'avait été aussi violente.

— De quoi s'agissait-il cette fois-ci, Madeleine ?

— J'ai vu... un homme tomber... Sa tête heurtait le sol et... oh, mon Dieu, j'ai vu son visage ! cria-t-elle, prise d'une nouvelle crise de larmes.

Clémence repensa à ce qui venait de se passer dans la chambre de Monsieur Gérard et réprima un frisson. Elle prit les mains de Madeleine entre les siennes et les serra doucement.

— Calmez-vous Madeleine, ce n'était qu'un cauchemar, tout va bien maintenant, tenta-t-elle de la rassurer.

— Non, vous... vous ne pouvez pas comprendre. C'était... c'était Hans qui tombait...

— Hans ? Qui est Hans, Madeleine ? demanda Clémence avec précaution.

Les sanglots de Madeleine s'arrêtèrent soudain et elle fixa Clémence de ses grands yeux bleus.

— Avez-vous déjà aimé un homme, Clémence ? Je veux parler d'un véritable amour, celui qui vous consume et qui vous fait vous sentir vraiment vivante ? demanda Madeleine, son regard devenant fiévreux.

Clémence fut prise au dépourvu. Avait-elle déjà aimé quelqu'un de cette façon-là ? Elle n'avait que vingt-deux ans. Ses histoires d'amour, si on pouvait vraiment parler d'amour, pouvaient se compter sur les doigts d'une seule main. En y réfléchissant bien, elle ne pensait pas avoir déjà ressenti pour un homme des sentiments aussi forts que ceux que lui décrivait la vieille dame.

— Pas vraiment, non, Madeleine, je ne crois pas avoir déjà vécu cela... soupira-t-elle. Mais je suis encore très jeune, j'espère que cela arrivera un jour, dit-elle, un pâle sourire sur les lèvres.

La vieille dame posa ses petites mains fripées sur les joues de la jeune femme.

— Oh oui, je suis certaine que cela vous arrivera un jour Clémence. Vous êtes faite pour donner de l'amour et en recevoir en retour, ça je n'en doute pas un seul instant. Voulez-vous savoir qui est Hans ? demanda-t-elle.

Clémence hocha simplement la tête. La vieille dame se redressa alors dans son lit, écarta les draps et se leva péniblement. Elle se dirigea d'un pas lent vers le placard mural. Chaque armoire de chaque chambre était dotée d'un mini coffre-fort intégré dont chaque résident possédait sa propre clé. Madeleine ouvrit le sien et en ressortit une liasse d'enveloppes

entourée d'un ruban de velours mauve. Elle retourna vers son lit pour s'asseoir et fit glisser d'une enveloppe une photo qu'elle tendit fébrilement à Clémence.

— Mon Hans...

Clémence saisit délicatement le vieux cliché sépia et regarda l'homme sur la photo : il avait des traits magnifiques. Il émanait de ce Hans un charisme indéniable, contrastant tout en nuances avec une douceur toute féminine. Mais le plus troublant dans cette photo était la façon dont il regardait l'objectif, ou plutôt la personne qui prenait la photo : un regard débordant d'amour.

Comme si elle avait deviné les interrogations de Clémence, Madeleine crut bon de préciser :

— C'est moi qui ai pris la photo...

Clémence se souvenait effectivement d'avoir lu dans le dossier de la vieille dame que celle-ci avait une passion pour la photographie, et qu'elle en avait même fait son métier. En faisant des recherches sur internet, elle avait même trouvé de vieilles archives traitant d'expositions photo de Madame Madeleine Demizieux, expositions ayant eu beaucoup de succès à l'époque.

— Un très bel homme, dit Clémence en rendant la photo à la vieille dame. Qu'est-il devenu ?

Le visage de Madeleine, qui était devenu lumineux à l'évocation de son amour, s'assombrit tout à coup.

— Ils l'ont tué, murmura Madeleine. Ils ont pendu mon amour...

— Les Allemands ? hasarda Clémence.

— Les nazis, répondit Madeleine. Les Allemands n'étaient pas tous mauvais, Clémence. Hans était la bonté même, il a

toujours refusé de servir son pays dans cette guerre insensée. Il a refusé de tuer des innocents.

— Vous voulez dire qu’Hans...

—... était un soldat allemand. Oui, Clémence, c’est bien ça. Hans Schäffer était un soldat de la Wehrmacht. Il a été enrôlé de force pour faire la guerre aux soi-disant ennemis de sa nation. Il a déserté dès qu’il a été en mesure de le faire, une famille suisse l’a aidé à se cacher loin des lignes de front.

— Vous étiez donc en Suisse à cette époque ? demanda Clémence.

Madeleine opina du chef et expliqua à la jeune femme qu’elle accompagnait alors son frère, souffrant de tuberculose, qui séjournait dans un sanatorium de Leysin tandis qu’elle-même logeait dans le village où elle gagnait sa croûte en faisant quelques travaux de couture. Elle prit une expression plus grave en mentionnant ses parents qui s’étaient, selon elle, endettés pour payer la cure de son frère en Suisse. Ils avaient eu beaucoup de mal à les laisser quitter Paris, mais s’étaient dit, après coup, que leurs enfants seraient peut-être plus en sécurité là-bas.

— Et vous dites qu’Hans a été... pendu ? Quand ? Pourquoi ? demanda doucement Clémence.

La vieille dame prit une profonde inspiration et se lança tant bien que mal dans le récit du sort funeste qu’avait connu son grand amour. Elle raconta alors à Clémence qu’en février 1945, Hans avait fait le voyage jusqu’en Allemagne pour ramener des papiers importants, pensant à tort que, puisque la guerre se terminait, il ne risquait plus rien. Mais des officiers SS avaient croisé la route du jeune homme sur le chemin du retour et avaient vite compris qu’ils avaient affaire à un déserteur. Ils l’avaient exécuté sans jugement. Son corps pendu à un arbre au bord d’une route, un écriteau autour du cou... le mot *Verräter* inscrit en lettres de sang. Les yeux brillants de larmes, Madeleine

précisa que ce mot signifiait traître en allemand.

Clémence était profondément touchée par le récit de Madeleine, mais elle devinait que la vieille femme avait connu beaucoup d'autres moments malheureux dans sa vie. Elle demanda :

— De quels documents avait-il tellement besoin, Madeleine ?

— De son acte de naissance, pour pouvoir reconnaître sa fille... notre fille, afin qu'elle puisse porter son nom.

Clémence se mordit la lèvre inférieure :

— Quand est-elle née ? demanda Clémence.

— Suzanne est née le 12 février 1945, deux jours après la mort de son père.

— Vous ne l'avez mentionné nulle part dans votre dossier, Madeleine. Pourquoi ?

— Suzanne a quitté la maison en 1965. Elle ne m'a plus jamais adressé la parole par la suite...

— Mais pourquoi ?

L'air accablé, Madeleine avoua que sa fille avait découvert par hasard que son père était un soldat allemand. Elle supposait qu'elle en avait eu honte et n'avait voulu entendre aucune de ses explications. Elle était partie en claquant la porte et s'était installée avec son petit ami de l'époque à Paris. Clémence lui demanda alors si elle habitait toujours la Suisse à cette époque et la vieille dame lui répondit par la négative. Elle était revenue en France en juin 1945, s'installant à Toulon avec son frère et la petite Suzanne. Ses parents étaient malheureusement décédés entre-temps.

— Et vous savez ce qu'est devenue votre fille ?

— Son petit ami l'a quittée un mois à peine après leur arrivée à Paris. Et puis elle a rencontré celui qui allait devenir son mari

six mois plus tard, Patrick Maurisse. Elle est tombée enceinte et a donné naissance à une petite fille, Marie, en 1967.

Clémence hésita quelques instants puis se décida à poser la question qui la taraudait depuis l'arrivée de Madeleine aux Lilas :

— Quand Madame Roulot vous a demandé si vous aviez encore de la famille à Bordeaux, vous lui avez dit : « *oui, même s'“il” ne le sait pas encore...* »

— Vous avez de la mémoire Clémence, dit Madeleine avec un petit sourire. Je ne parlais pas de Marie ni de Suzanne, en effet, elles sont malheureusement toutes les deux décédées aujourd'hui.

Un voile de tristesse se posa sur le regard de Madeleine.

— Mais tout porte à croire que j'ai, à Bordeaux, ou du moins, en Gironde, un arrière-petit-fils encore en vie.

— Tout porte à croire ? Vous n'en êtes pas sûre ?

Madeleine lui dit alors qu'elle avait engagé un détective privé à Paris, mais le malheureux avait péri dans l'incendie de son agence récemment, emportant avec lui les détails qui lui manquaient. Cependant, le fait qu'elle ait un arrière-petit-fils était une certitude. Elle ignorait seulement son prénom, sa date de naissance exacte et l'endroit où il vivait précisément aujourd'hui. Elle était cependant quasi certaine qu'il ne savait rien de toute cette histoire et qu'il n'avait pas connaissance de son existence.

Clémence resta comme sonnée par les révélations de la vieille dame et dans le silence qui planait soudain dans la chambre, on entendit trois coups frappés à la porte de la chambre. Camille entra et s'adressa à Clémence, l'air contrarié :



— Il y a une réunion au sommet dans le bureau d'Eugénie. Elle demande à ce que tu l'y rejoignes sur-le-champ...

Et chuchotant à l'oreille de Clémence :

— Je ne sais pas ce qui se trame, mais ça ne sent pas bon du tout, fais attention à toi, Clémence.